Radicalité et illégitimité

Quelques cas de scribes auteurs au milieu du XVII^e siècle

Bérengère Parmentier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22153>

DOI : 10.4000/assr.22153

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Pagination : 57-76

ISBN : 978-2-7132-2254-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Bérengère Parmentier, « Radicalité et illégitimité », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 150 | avril-juin 2010, mis en ligne le 14 septembre 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22153> ; DOI : 10.4000/assr.22153

Bérengère Parmentier

Radicalité et illégitimité

Quelques cas de scribes auteurs au milieu du XVII^e siècle

Dans les années 1640 se croisent, à Paris, quelques jeunes hommes venus le plus souvent de province¹, pourvus d'une qualification minimale de scribe, écrivain public ou commis aux écritures : François Davant, Simon Morin, François Dosches. Ils se rassemblent pour un temps autour d'une activité qui se déploie dans deux dimensions : d'une part ils tentent, par toute une gamme de pratiques militantes – réunions à domicile, développement de réseaux, diffusion de tracts, prédication orale – de remédier à différentes iniquités et, d'abord, de refonder une Église débarrassée de la corruption présente ; Davant et Morin se veulent l'un et l'autre chef de cette Église nouvelle. D'autre part, ils réinvestissent leur unique savoir scolaire, la connaissance de l'écriture comme graphie, dans une

1. Les données qu'on peut recueillir sur ces personnages sont fragmentaires et le plus souvent biaisées : on les trouve d'une part dans leurs propres écrits publiés ou manuscrits, d'autre part dans des documents policiers ou judiciaires. • Morin, né vers 1623 dans le pays de Caux, d'abord commis payeur chez le trésorier de l'extraordinaire des guerres, puis écrivain public ; emprisonné au moins à cinq reprises, à la fois par les juridictions civiles, ecclésiastiques, et chez les fous. Publie, en 1647, ses *Pensées de Simon Morin*, puis quelques textes brefs, en particulier une *Requête au Roy et à la Reine Régente* (1647), et deux *Déclarations* de révocation officielle de ses « erreurs ». Après une dernière arrestation, en 1662, il est brûlé vif, l'année suivante, avec tous ses écrits, quelques compagnons étant condamnés à des peines plus légères. • Davant, né en mars 1622 à Fleurance, dans le diocèse d'Auch, trouve à Paris une place de secrétaire aux finances, puis des emplois chez différents particuliers ; emprisonné vers 1645, puis en 1647, et à nouveau, après avoir publié pendant la Fronde plusieurs mazarinades, en 1651-1653. Cesse de publier, mais, alors qu'il jouit d'un relatif confort grâce aux rentes sur l'Hôtel de Ville qu'il a réussi à acquérir et sous la protection d'une famille de notables, il rédige seul des milliers de pages manuscrites sous le titre général d'*Œuvres de la Rénovation*. Vingt-sept gros volumes manuscrits, aujourd'hui conservés à la BNF (MF 13925-13951), sont découverts par hasard lorsque, en 1696, il se trouve arrêté dans le cadre de l'affaire quiétiste qui ne le concerne qu'indirectement. Libéré, meurt paisiblement. • Dosches, cas moins documenté : né à une date inconnue, déjà actif au cimetière des Saints-Innocents entre 1634 et 1638 (Métayer, 2000 : 215, 319, 338), diffuse lui-même des petits livrets (des traces en ont été conservées par le bibliophile Chatres de Cangé, BN Res 4-LN27-14856) à partir de son emplacement au cimetière ; il suit d'abord Davant, puis Morin, avec qui il est arrêté en 1650 ; on perd sa trace à partir de là. Pour situer ces individus dans l'activisme sectaire du temps, voir Bremond, 2006.

entreprise distincte : la composition, la rédaction, et, chaque fois que c'est possible, la publication de textes qu'ils n'ont aucune autorité à écrire ni à penser, que personne ne leur demande, et qui portent une critique sans concession de l'ordre social et politique dans certaines au moins de ses déterminations. Pour prendre l'exemple le plus complet, les écrits de François Davant protestent aussi bien contre l'Église instituée, l'inégalité sociale, l'injustice économique, l'autorité du roi, l'ordre familial, les relations de genre et les rapports de sexe tels qu'ils sont établis dans la société contemporaine.

Selon les termes de son récit autobiographique, le père du jeune François Davant, un artisan sargeur ruiné, ne l'avait pas envoyé au collège², mais s'était contenté de lui faire apprendre l'écriture pour le placer chez un homme de loi à Toulouse³. On n'a pas de données sur l'enfance de Morin, monté à Paris avant d'avoir vingt ans, mais on sait qu'il n'avait pas fréquenté le collège puisque, pas plus que Davant, il ne connaissait le latin⁴. Dosches, écrivain public au Cimetière des Innocents dès les années 1630, a bien peu de chances d'avoir reçu une éducation secondaire⁵. Lorsque ces scribes commencent à écrire de leur propre chef, c'est en détournant la formation reçue dans leur enfance : sans pouvoir se prévaloir d'aucune autorité supplémentaire qui leur viendrait d'une charge, d'une protection, d'une qualification particulière, ils passent de l'écriture fondamentalement subordonnée qu'est le service du commis ou de l'écrivain public à ce qu'on peut appeler *l'écriture d'initiative*.

On s'intéressera ici aux modalités et aux conditions de ce passage en faisant l'hypothèse qu'une forme première de radicalité réside dans l'accès non autorisé à l'écriture qui naît d'une initiative personnelle, par opposition aux écritures de subordination. Cette forme d'écriture peut conduire à des affirmations subversives qui supposent une radicalité *théorique* ; mais elle relève surtout d'une posture radicale en acte, d'une *radicalité pratique* dont on tentera de mesurer l'effectivité

2. Ce qui n'aurait pas été exceptionnel pour un fils d'artisan, mais n'avait, de toute façon, presque aucune chance de lui offrir une possibilité de mobilité sociale (Frijhoff, Julia, 1975 : 14, 84).

3. « Parce que le pere d'Anaximene se vit un peu incomodé sur ses vieux Jours : Il ne le poussa pas dans les estudes, afin de luy faire aprandre les lettres humaines, pour luy perfectionner l'esprit. Il se contanta de luy faire monstrier l'escriture, a dessein de le mettre dans la pratique (...) », *Œuvres de la Rénovation*, MF 13926, fol. 7r. [Anaximène, comme on le verra, est l'un des hétéronymes que se donne Davant dans ses écrits].

4. Comme il le dit lors de son arrestation de 1662, il « n'a jamais estudié en Theologie ny ailleurs neantmoins entend un peu le Latin de ses heures et de la Bible parce qu'il en a une latine et françoise, n'a point esté instruit en la religion chrestienne autrement que comme les autres » (*Extrait des Registres du Greffe criminel du Chastelet de Paris*, BN, MF 21386, f. 147r).

5. Voir les hypothèses de Catherine Métayer (2000 : 94-95) sur les parcours scolaires des écrivains publics au XVII^e siècle. De nombreux écrivains publics œuvraient au Cimetière des Saints-Innocents, vrai cimetière au cœur de Paris et haut lieu de la sociabilité populaire parisienne.

relative. Par « radicalité pratique », on entend la disposition à introduire des déplacements normalement non tolérés par l'ordre social, sous ses différents aspects : statut, capital économique, genre.

Écrire, « écrire »

Il ne suffit pas que l'écriture existe dans une société quelconque, dans une « culture écrite » (Goody, 1986), pour que l'écrit soit donné à tous. L'accès individuel à la compétence graphique, dans un monde social où elle est disponible sans être généralisée (Petrucci, 1988), peut être considéré comme un événement en soi, qui oriente d'une manière très spécifique le parcours des individus et leur rapport au collectif. Plus précisément, lorsqu'elle est utilisée comme gagne-pain et investie dans un parcours ascensionnel, la pratique de la graphie implique un positionnement social particulier. Elle fait participer celui qui l'exerce au magistère de l'écrit, notamment juridique, mais dans les strictes limites d'une position de soumission. Elle réduit l'activité corporelle à la seule gestuelle manuelle répétitive⁶, sans autoriser pour autant le développement d'une activité intellectuelle autonome. Parallèlement, les fils d'artisans qui, comme Davant, accèdent aux métiers de la graphie, s'isolent de leur milieu d'origine⁷ sans gagner de condition stable. En effet, à l'exception des « maîtres experts écrivains jurés », dont la rareté est organisée par le pouvoir royal, la maîtrise graphique ne confère, au XVII^e siècle, aucun statut ; elle n'est pas organisée en corporation, et ne donne lieu à aucune réglementation globale (Métayer, 2000 : 31-35 ; Chartier, Compère, Julia, 1976 : 54-57). Dans la société du XVII^e siècle, cette absence de statut équivaut à une relégation, voire à une sorte de marginalisation. La seule issue envisageable à cette position inconfortable, c'est la protection d'un personnage suffisamment puissant, permettant la construction d'une personnalité sociale satisfaisante dans le cadre d'une famille, d'un clan clientélaire, voire dans l'orbite du pouvoir royal. Cette possibilité n'est évidemment pas ouverte au tout-venant des scribes, mais elle touche les mieux lotis des secrétaires, ceux qui peuvent se prévaloir d'une notabilité familiale acquise et d'un capital économique préalable : ainsi Valentin Conrart, fils de marchand, qui achète un office de secrétaire du roi et se construit une puissante position d'intermédiaire entre pouvoir royal et monde des lettres (Schapira, 2003), ou Desmarets de Saint-Sorlin (qui, comme on va le voir, est à l'origine de l'accusation qui conduit Morin à la mort en 1663), dont la famille avait déjà accédé au monde des offices, et à qui sa fidélité clientélaire au clan Richelieu a valu de nombreuses gratifications honorifiques et lucratives (Jouhaud, 2000 : 271).

6. « L'écriture est une technique violente du corps », rappellent Chartier et Hébrard (1988 : 97-108).

7. Il n'évoque presque jamais ses frères, sauf pour mentionner leurs relations exécrables (MF 13926, f. 7v).

Le travail de scribe impose une hétéronomie particulièrement marquée. La compétence graphique qu'il suppose ouvre pourtant une brèche paradoxale : elle offre la possibilité de se lancer dans l'écriture hors contrôle, l'écriture pour soi. Il est impossible de mesurer la fréquence de ces expériences : de toute évidence, l'immense majorité des écrits « pour soi » qu'ont pu produire les petits scribes a été perdue. Les écrits de notre corpus n'ont survécu partiellement que pour des raisons conjoncturelles : ceux de Morin, parce que, outre le fait qu'il était parvenu à faire imprimer (clandestinement) un volume, il est mort brûlé ; quelques brochures de Dosches, parce qu'un bibliophile lui a reconnu une parenté avec ce Morin au triste destin ; toute l'œuvre manuscrite de Davant, parce qu'elle a été saisie, presque par hasard, en 1696, dans l'orbite de l'affaire quiétiste (Labrousse, 1976). Il n'est même pas possible d'imaginer ce que pouvaient être les écrits personnels des scribes, ou, plus généralement, des scripteurs illégitimes⁸ ; on ne pourra jamais évaluer la part relative des notes pratiques destinées à organiser la vie quotidienne, et celle de l'expression de souvenirs, d'émotions, de pensées ou autres états intérieurs⁹. Mais parmi bien d'autres cas, ce dossier suggère que les efforts d'écriture individuelle émanant de lieux sociaux improbables ont été plus nombreux qu'on ne pourrait le croire. Accorder aux simples scripteurs une aptitude à écrire de leur propre chef, c'est conforter l'hypothèse d'une *pensée* socialement plus diversifiée que l'histoire intellectuelle ne la laisse penser (Ginzburg, 1980). C'est aussi suggérer que la capacité d'*action* des scripteurs populaires n'est pas nulle, même si la portée de cette action reste le plus souvent limitée. Ainsi, il semble bien que les scribes-écrivains des années 1640 aient participé directement, en concurrence avec des forces plus légitimes ou plus puissantes, à des conflits d'importance pour le contrôle du peuple urbain : dès 1639, Dosches est repéré et dénoncé à la Compagnie du Saint-Sacrement (société secrète, politiquement illégale mais socialement hautement légitime) par ses affiliés bordelais (Allier, 1970 : 218). Morin lui-même se heurte à la Compagnie, peut-être dès les années 1640¹⁰, en 1650 avec Dosches, et très probablement vers 1660. En 1650, Morin et Dosches suscitent une inquiétude sérieuse à l'Assemblée du clergé de France qui leur consacre beaucoup de temps (Duranton 1767-78 : III, 696). Parallèlement, le passage de Davant chez les lazaristes, en 1642-1643, semble avoir conduit à un contact prolongé avec le réseau de Vincent

8. Pour une tentative d'approche globale, voir Amelang, 1998.

9. Sur la continuité entre les notes quotidiennes, qui constituent une première forme d'objectivation des pratiques, et la possibilité d'une écriture personnelle, voir Lahire, 1993 : 131.

10. Vers 1647, il semble aussi se heurter aux associations de tailleurs et de cordonniers que la Compagnie mettait en place pour lutter contre le compagnonnage : voir sa lettre d'octobre 1647, conservée par Chartres de Cangé (BN Res 4-LN27-14856). En 1650, c'est probablement sur l'insistante dénonciation de la Compagnie que Morin est emprisonné à l'Officialité, notamment avec Dosches (Allier, 1970 : 218). Pendant l'été 1661, s'il faut en croire les *Annales* de la Compagnie, « dans toutes les assemblées, on travailla fort à découvrir la demeure » de Morin (Beauchet-Filleau, 1900 : 219).

de Paul ¹¹. Dans les années qui suivent, la traque policière lancée de quartier en quartier par un académicien ancien protégé de Richelieu, Desmarets de Saint-Sorlin (Bremond, 2006 : VI, 490-495), leur donne une place de choix dans le bouillonnement intellectuel qui anime secrètement les rues de Paris ¹² : Desmarets semble s'être donné beaucoup plus de mal pour faire arrêter Morin et le conduire à la mort que pour découvrir Arnauld et Le Maître de Sacy. Ajoutons que les Parisiens ne sont pas seuls à lire, écrire, penser et agir. Outre l'exemple de Dosches, qui semble avoir circulé entre la région de Bordeaux et Paris ¹³, on peut remarquer que l'un des affidés de Morin, le prêtre Randon qui l'accompagne sur le long terme (emprisonné avec lui dès 1650, puis en 1662, il est envoyé aux galères lorsque Morin est brûlé vif), vient du diocèse d'Amiens ; or, la Picardie et la ville d'Amiens ont été, en 1629-1634, le foyer d'un illuminisme orienté vers l'éducation populaire, que l'intervention directe du père Joseph et de Richelieu a contraint sinon à disparaître, du moins à se faire très discret ¹⁴. Il n'est pas exclu que Randon soit entré en contact avec ce qui pouvait rester vivant de ce mouvement qui incitait chacun à lire et à écrire pour soi ¹⁵.

L'habitude de la lecture encourage naturellement le passage à l'écriture, dans la mesure où elle permet de s'imaginer écrivant en s'identifiant aux producteurs des livres ou des discours écrits. L'étendue des lectures religieuses et profanes de Davant est impressionnante, plus encore que celle de Morin. Le lieutenant de police La Reynie, qui a examiné ses manuscrits avec une grande attention, le marque nettement en 1696 : « Davant est laïque, il n'a aucun estude, mais il a

11. Davant raconte que ses premiers écrits ont été examinés lorsqu'il avait vingt-deux ans (soit vers 1644) par le curé de saint Nicolas du Chardonnet. Sur les liens de ce dernier avec Vincent de Paul, voir Depauw, 1999 : 177. Par ailleurs, Davant ne cesse de s'imaginer des contacts en haut lieu (par exemple, à l'occasion de son arrestation de 1647, due selon lui à une dénonciation auprès de la comtesse de Brienne, contre laquelle il aurait à faire agir l'évêque Du Puy), sans qu'on puisse évidemment lui faire toujours crédit.

12. Autour de 1660, Desmarets, qui s'attribue lui-même une mission divine, se lance dans un travail d'investigation de type policier. Il dénonce auprès de Mazarin un ancien secrétaire de Cinq-Mars devenu mystique, Charpy de Sainte-Croix. Il construit, en 1661, par une enquête patiente auprès des membres de la secte, et avec l'autorisation du Conseil de Conscience, le dossier d'accusation qui mène Simon Morin au bûcher (voir sa propre *Relation de la découverte du faux Christ nommé Morin, chef des Illuminés*, reproduite dans Ravaisson, 1866-1904 : III, 227-284). Il fait arrêter des jansénistes sur le lieu où ils écrivent clandestinement en interrogeant, selon les *Mémoires* de Rapin (1865 : 360-64), jusqu'au boulanger qui les fournit.

13. Son nom, dont l'orthographe ne cesse de varier de document en document, pourrait signifier « d'Auch ». Certains se sont demandé s'il ne fallait pas l'identifier avec Davant, né au diocèse d'Auch et qui porte le même prénom, mais les dates repérables dans les différents documents officiels ne permettent pas cette assimilation.

14. Voir Deyon, 1967 : 287-88 ; Bremond, 2006.

15. Voir ces phrases significatives des *Mémoires* manuscrits de l'abbé Du Ferrier, qui avait été, pendant deux ans, le directeur de conscience des religieuses hospitalières de Montdidier (premier foyer de l'hérésie) : « Je retirai de leurs mains tous les livres de spiritualité comme Herphius, Taulère, le Père Jean de la Croix, ne leur laissant que Louis de Grenade, l'Évangile et la Vie des Saints (...) elles me remirent une infinité de manuscrits spirituels, je les brûlai tous pour les guérir de leur dangereuse curiosité, et les tenir dans la simplicité » (Deyon, 1967 : 289).

lû généralement tout ce qui est traduit en françois, la sainte Escriture plusieurs fois, tous les livres des Mystiques, et après cela, il est devenu luy mesme »¹⁶. Cependant, pour « devenir auteur », certains modèles sont plus efficaces que d'autres. Il est impossible de savoir si Morin, Davant ou Dosches ont eu entre les mains des écrits d'illuminés de Picardie ou d'autres penseurs illégitimes qui auraient pu leur servir d'exemple. Mais la lecture de l'Ancien Testament a eu sur eux une influence d'autant plus déterminante qu'elle leur proposait des figures de prophètes à imiter. S'il est difficile de se concevoir académicien lorsqu'on n'a « aucune étude », il est toujours possible de se vouloir prophète¹⁷. Plus que tout autre livre, l'Ancien et le Nouveau Testament encouragent le passage à l'écriture d'initiative. La lecture de la Bible, puisqu'elle se présente comme autorité extérieure aux hiérarchies du savoir, procure aussi un métadiscours valorisant l'ignorance et la naïveté par opposition au faux savoir des puissants¹⁸ : Morin comme Davant se vantent de ne rien avoir appris. La posture prophétique correspond à l'une des rares possibilités, sans doute la seule à cette date, d'une qualification à l'écriture hors contrôle qui prend appui sur une disqualification préalable. La volonté de Dieu qui habite le prophète et anime sa voix se substitue à l'autorité réelle du maître ou du patron : elle permet ainsi de contourner les hiérarchies terrestres et d'affirmer un parfait dédain à leur égard. Comme l'écrit Davant : « si la terre me refuse sa voix pour obtenir d'elle ma lissance : le ciel me donne generallemant son sufrage, afin d'estre eternellemant son professeur » (MF 13936, fol. 2r)¹⁹. L'identité de prophète et, plus généralement, la détermination religieuse du discours contribuent largement à permettre l'accès des petits scribes à l'écriture d'initiative.

16. Papiers de M. La Reynie, BN, NAF 5250, fol. 68r.

17. En 1696, lorsque le lieutenant de police La Reynie lui demande avec insistance « sur quelle autorité il établit sa doctrine du renouveau », soulignant qu'il n'a « aucun caractère dans l'Église de Dieu pour enseigner, ni aucun témoignage de sa mission prétendue qui le sanctionne », Davant répond : « les prophètes n'ont point eu de caractère pour enseigner et pour prédire les choses qui ont été enseignées, et pris de titre autre que celui de prophète (...) ». Il faut souligner qu'aucun des trois scribes ne se prévaut de miracles : le seul miracle qu'ils mettent en avant pour assurer leur autorité, c'est leur capacité à écrire. Davant ne cesse de souligner qu'il écrit avec une rapidité miraculeuse, et que son ignorance est la marque de l'élection divine. La formule la plus frappante se trouve dans le même interrogatoire : « à l'égard des prodiges qu'il fait, la doctrine qui est comprise dans ces volumes manuscrits, révélée comme elle est à lui, et manifestée par lui à l'Église, homme sans aucune littérature ni érudition, est le plus grand de tous les prodiges... » (Ravaissou, 1866-1904 : IX, 54-60).

18. C'est le cas tout spécialement du Nouveau Testament, dont Davant a raconté comment il avait obtenu le droit de le lire : « La deffiance qu'on avoit faite de lire le nouveau testament, empeschoit Anaximene de l'acheter ; quoy que Dieu interieurement l'y poussat, par une sainte curiosité. Neantmoins il n'osa l'entreprendre sans en demander la permission : laquelle il obtint, en sorte qu'il acheta ce tresor de lumiere pour s'unir à Dieu (...) De maniere qu'Anaximene dit à l'auteur des Évangiles, avec une joye qui ne se peut exprimer : je ne te quitteray point sur la terre, que tu ne m'ayes introduit en la maison celeste de ma mere ; où tu m'enseigneras tes saintes maximes, afin d'apprendre tes parfaites justifications » (MF 13928, fol. 10r-10v).

19. Voir aussi les phrases explicites du « Dessein general pour introduire dans chasque particulier de mes ouvrages » qui ouvre le premier volume : « Seigneur, quoy que je n'aye pas

Écriture et déplacement identitaire

Encore faudrait-il mesurer cette brèche ouverte par la compétence graphique, soutenue par la lecture, et encouragée par le modèle prophétique. Peut-on évaluer ce que serait en lui-même le « pouvoir de l'écriture » ? Il est notoire que l'écriture soutient l'activité de conceptualisation, d'organisation, d'objectivation des pratiques (Goody, 1986) ; il est évident qu'elle permet aussi de diffuser plus ou moins efficacement idées ou sentiments. Mais l'activité d'écriture promet beaucoup plus : en principe, il semblerait qu'il suffise de maîtriser la graphie pour accéder au propre du littéraire : l'inscription d'une singularité individuelle, à la fois intellectuelle et esthétique, sur un support qui échappe aux circonstances de la production. De fait, en elle-même, l'écriture permet bien de *devenir écrivain*, c'est-à-dire de se construire une identité nouvelle, qui n'existe que par l'écrit mais qui déborde du monde de l'écrit.

L'acte d'écriture autorise, pour emprunter le lexique de Jacques Derrida, la production d'une identité *différée* et d'une identité *différente*. L'identité du scripteur est *différée*, puisqu'il produit des pensées qui peuvent lui survivre et exister à distance de lui, qu'elles soient vouées à une circulation manuscrite ou qu'elles bénéficient d'une diffusion imprimée. Le titre de l'ouvrage majeur de Morin est significatif : *Au nom du Père, du Fils et du saint Esprit. PENSÉES DE MORIN. Dédiées au Roy (...)* La formule « Pensées de Morin » concentre l'essentiel du projet et on pourrait dire qu'elle a valeur perlocutoire : en rédigeant ce titre, Morin s'institue réellement en producteur de pensées et de pensées écrites. Le fait éditorial offre le cadre institutionnel qui garantit la possibilité du perlocutoire, mais ne suffit pas à assurer sa légalité, et le système d'autorisation factice qui encadre la formule (à gauche la Trinité, que Morin n'a aucune légitimité à représenter ; à droite « le Roy », qui n'a évidemment pas accepté cette dédicace) rappelle à quel point il est nécessaire de biaiser pour étouffer le scandale de cette auto-institution. Reste que, par l'écriture et plus encore par l'impression, les « pensées » de Morin sont vouées à se détacher de lui et à courir leur chance auprès des lecteurs qu'elles pourront rencontrer : l'auteur semble ainsi gagner une possibilité d'action qui déborde, dans l'espace comme dans le temps, les limites actuelles de sa vie. Il se permet de ne plus adhérer aux circonstances présentes de son énonciation, de *différer* en principe, quel que soit le succès de son entreprise, de sa personnalité biographique.

Cette identité *différée* est aussi une identité *différente* : hautement malléable, transformable à l'infini. Signer un écrit imprimé, c'est modifier le fonctionnement sémantique du nom propre. Par exemple, François Dosches signe les brochures

sujet de m'attendre qu'un homme si peu qualifié sur la terre que moy, y doive aquerir une grande renommée, sans la grace dont il vous plaist de me fortifier du ciel : vostre puissance, d'accord avec vostre volonté, peut neantmoins beaucoup estandre ma reputation (...) » (MF 13925, fol. 2v).

qu'il diffuse du nom de « Secrétaire des Saints-Innocents » : c'était l'appellation ironique usuelle pour les petits écrivains travaillant dans le cimetière de ce nom (Métayer, 2000). Mais lorsqu'elle se présente comme nom d'auteur, l'expression est détachée de ses contextes d'usage habituels pour être réappropriée en titre de gloire. Le sens propre de chaque terme étant revitalisé, le scripteur semble s'exprimer en représentant des innocents persécutés, et cette identité se trouve pérennisée par l'écrit et l'imprimé. En ce sens, la constitution d'une identité d'auteur n'est qu'un premier pas vers la multiplication des identités possibles. Tout l'*Œuvre* manuscrit de Davant se présente comme un travail démultiplicateur de sa propre identité²⁰. On y voit proliférer les hétéronymes (Anaximène, Prométhée, l'Agneau, sont les principaux noms qu'il se donne, en concurrence avec le Je, mais aussi avec la seconde personne²¹ ; et il lui arrive de parler de lui-même au féminin) aussi bien que les instances de l'énonciation (lorsque ce n'est ni Je ni un de ses hétéronymes qui s'exprime, cela peut être « les filles de Sion » ou bien d'autres locuteurs). Plus largement encore, l'écriture permet de se projeter autre : prophète, roi, fils de Dieu, ou Dieu même : dans ses dernières mazarinades publiées, Davant se donne pour le roi de France légitime (Jouhaud, 1985 : 232). Dans ses écrits restés manuscrits, il s'attribue non seulement le nom, mais l'identité rédemptrice de « l'Agneau », aussi bien que la *persona* plus laïque de Prométhée. Il est probable que Simon Morin, malgré les dénégations qu'il apportera devant la justice lors de son procès, se soit donné lui-même pour « Fils de l'Homme ». Ces dérives délirantes s'accordent, on le verra, à leur pensée raisonnée dans ce qu'elle a de plus incisif : l'audace égalitaire et « autothéique » (Lerner, 1972) qui fait de chaque homme un roi possible et un Dieu en puissance. D'un autre point de vue, elle paraît directement liée à l'instabilité de leur position de scribes-auteurs : une fois lancé le mouvement qui les fait sortir du seul statut qui leur revient de droit, ils peuvent bien aller jusqu'à la déification.

Ces scripteurs autonomes tendent ainsi à s'arroger une puissance d'agir et d'être qui ne leur appartient pas. Leurs actes d'écriture sont illégitimes en deux sens : en un sens passif, parce qu'ils sont dominés, et aussi en un sens actif, parce qu'ils usurpent une autorité à laquelle ils n'ont pas droit. Mais ce travail identitaire n'implique en lui-même qu'une effectivité très relative, voire nulle. L'identité *différée* est étouffée, ou du moins bridée, par les difficultés pratiques de la diffusion : l'activité d'écriture ne suffit en elle-même ni pour trouver un imprimeur et l'argent de l'impression, ni pour échapper aux différentes formes de censure, de contrôle judiciaire et policier. L'identité *différente* reste bloquée à l'étape de la folie individuelle : le problème n'est sans doute pas seulement que

20. Sans parler du dédoublement du nom qu'autorise la publication imprimée, ou plutôt qu'elle impose lorsqu'elle est dangereuse : toutes les mazarinades de Davant sont signées du nom de « François Davesne » (ou FDP, « François Davant le Pacifique »).

21. Le *Livre touchant l'histoire d'Anaximène*, par exemple, est supposé énoncé par les « Filles de Sion », qui s'adressent d'abord à « Anaximène » (c'est-à-dire Davant) à la seconde personne, puis racontent son existence à la troisième personne.

l'identification à Prométhée soit scandaleuse ou transgressive, mais qu'elle ne puisse être évaluée qu'à l'aune de la vérité : aucun cadre conceptuel n'est disponible, au XVII^e siècle, pour la penser sur le mode fictionnel ou figural. La capacité à écrire ne suffit pas non plus à trouver les conditions d'une réception possible, qui donnerait sens à la *différance* produite.

Les publications du temps de la Fronde en offrent la vérification *a contrario* : pendant quelques années, le désordre général permet une explosion d'écrits subversifs ou simplement incongrus (Jouhaud, 1985 ; Carrier, 1991)²². À cette occasion, Davant parvient à publier facilement des textes rangés parmi les mazarinades, mais dont la tonalité mystique ne varie pas par rapport à ses préoccupations constantes, et qui incluent des éléments sans aucune portée politique, mais aussi des pièces de théâtre d'un type tout différent : en 1651, il réussit ainsi à glisser une sorte de mystère médiéval tout à fait apolitique, intitulé *Tragédie sainte*, chez l'éditeur de mazarinades Nicolas Boisset²³. En fait, pendant la Fronde, Davant bénéficie exceptionnellement d'un espace de réception accueillant : il trouve le moyen d'être édité, et probablement lu sur le moment. Aujourd'hui encore, l'œuvre publiée de Davant reste lisible dans son ensemble dans le cadre des mazarinades « radicales » : sans disparaître, la folie de Davant devient secondaire ou marginale, au profit d'une audace politique souvent magnifiée par les historiens. Il suffit donc d'un espace de réception favorable, comme celui de la Fronde, pour rendre compréhensible et acceptable la « différence » identitaire²⁴.

22. Le soudain appel d'air de la Fronde transforme aussi bien les trajectoires de ceux qui cherchent à exister comme imprimeurs que celles des auteurs en puissance. Voir le cas de Claude Morlot ; en 1647, il ne doit pas être accablé de commandes prestigieuses puisqu'il accepte de publier sous son nom la *Déclaration de Morin, depuis peu délivré de la Bastille*, par laquelle Morin renie le contenu de ses *Pensées*. Sa carrière prend un nouveau tour dès l'arrestation de Broussel (août 1648), lorsqu'il fait paraître un *Portrait de M. Broussel* qui connaît un succès gigantesque ; mais, dès juillet 1649, surpris en train d'imprimer un pamphlet très violent à l'égard de la reine, il est arrêté, puis délivré par la foule dans une scène frappante ; ensuite, on perd sa trace : la Fronde, avec tous ses dangers, aura été sa seule chance (Carrier, 1991 : II, 452).

23. De même, dans un pamphlet politico-mystique (*Harmonie de l'amour et de la justice de Dieu : Au Roy, a la Reyne Regente, et à Messieurs du Parlement*, La Haye, 1650), il inclut une pièce de théâtre intitulée *Combat d'une Ame avec laquelle l'Espoux est en divorce*, sans aucun contenu politique : elle traite d'amour mystique d'une manière qui renvoie à la vie personnelle de Davant en même temps qu'à ses théories religieuses.

24. De ce point de vue, l'exemple de ces petits scribes peut aussi conduire à examiner les relations entre radicalité et littérature, et, plus généralement, à reprendre d'un point de vue nouveau la vieille question « littéraire » de la force de l'écriture. Cette force apparaît ici subordonnée à la possibilité plus ou moins locale d'accorder une lisibilité aux écrits. Pour jouer sur le double sens de l'anglais *to pretend*, on dira que les projections imaginaires de Morin ou de Davant ne sont *le plus souvent* (hors Fronde, hors cadre sectaire) pas même des *fictions*, puisqu'elles ne sont reconnues comme telles par personne, mais proprement des *prétentions*. C'est dire que la fiction n'est pas, comme on l'a écrit, un *critère de littérarité* (Genette, 1991) ; c'est bien plutôt la littérarité (l'appartenance institutionnelle à la littérature telle qu'elle est définie en un temps et en un lieu déterminés) qui permet de transfigurer en *fiction* ce qui pourrait n'être que délire ou fantôme.

Écriture et activisme

En dehors de cas très circonscrits comme celui de la Fronde, ce type de production d'écriture ne peut avoir d'effet qu'à condition de s'articuler à un militantisme de proximité, seul à même de prospector un lectorat, mais aussi de créer les conditions d'une lecture qui fasse sens. Son effectivité doit donc être mesurée sur un plan strictement local. On peut retracer, pour chacun des scribes concernés, les formes d'une activité militante dans l'espace urbain. En ce qui concerne son activité parisienne, Dosches diffusait tracts et brochures à partir de la place qu'il occupait, d'abord légalement puis illégalement, au cimetière des Saints-Innocents (Métyer, 2000). Davant a fréquenté, dans les années 1640, un groupe de bénédictines lorraines qui avaient fui la guerre vers Paris et s'étaient installées d'abord au faubourg Saint-Germain, puis à Saint-Maur ; il leur apportait une sorte de prédication ; il a noué des liens étroits avec plusieurs sœurs, dont l'une était certainement sa maîtresse²⁵, et avec la mère Catherine de Bar, qui devait gagner la notoriété, sous le nom de mère Mectilde, comme fondatrice d'ordre et auteur d'écrits mystiques ; il ne devait plus revoir cette femme pendant des décennies, mais sa figure fantasmatique occupe une place immense dans les écrits manuscrits de Davant, où elle apparaît sous les noms d'Uranie ou de Jérusalem, épouse mystique et bien aimée de l'Agneau. On ne connaît les débuts de la prédication de Morin que par une anecdote : il aurait constitué son premier groupe de fidèles, au début des années 1640, à son domicile du quartier de Saint-Germain l'Auxerrois, parmi les joueurs d'un jeu de paume qui venaient se rafraîchir chez sa logeuse. Dans les faits, en 1662-1663, alors que certains accusateurs lui supposent des hordes d'affidés²⁶, il est arrêté avec sa femme, son fils, une autre femme dite veuve Malherbe, Randon, le prêtre d'Amiens, un ancien vicaire de Saint-Marcel à Paris, nommé Marin Thomé, un maître d'école, Jean Poitou.

Autour de 1647, les trois scribes appartiennent, au moins pour partie, à une même mouvance sectaire au sein de laquelle Morin et Davant (Dosches ne semble pas avoir la même ambition) luttent pour la prééminence. Dosches est emprisonné en même temps que Morin en 1650. Des « transfuges » passent de l'obédience de Morin à celle de Davant, et inversement²⁷.

Autant qu'on puisse l'apercevoir, l'interférence de leurs trajectoires se joue dans deux espaces sociaux nettement distincts. Un premier espace de rencontre est constitué par des réseaux de femmes de statut social médiocre. Une femme

25. Elle apparaît dans les *Œuvres* sous le nom de Virginie, et s'appelait « Anne-Marie de Saint-Joseph ». Voir le quatrième interrogatoire de Davant par La Reynie, au château de la Bastille, 7 novembre 1796 (ms Arsenal, B-10505).

26. Selon un *Abrégé du procès qui a esté instruit par ordre du Roy*, « il y a plus de vingt mille ames dans Paris, qui sont de ses sentimens, et si adroitement qu'elles s'empeschent de se visiter, de peur de se nuire l'une à l'autre » (ms Ars. 5421).

27. Voir Davant, MF 13926. Ainsi un soldat nommé Caluy, mentionné dans les *Œuvres* de Davant comme dans les documents juridiques.

sans qualité, dite veuve Malherbe²⁸, très active auprès de Davant puis de Morin, est une figure caractéristique. C'est elle qui préside, dans les années 1640, à la rencontre de Davant avec Catherine de Bar²⁹ ; c'est elle aussi, selon Davant, qui le dénonce, en janvier 1647, auprès des juridictions civiles et le fait arrêter – selon Davant, par vengeance, parce qu'il aurait condamné le « commerce » de Morin et de la Malherbe. Elle cosigne l'une des *Déclarations* d'orthodoxie publiées par Morin en 1649³⁰. En 1661, c'est par elle que Desmarets engage sa traque de Simon Morin, et trouve en elle une informatrice de premier plan : elle lui communique des écrits de Morin, et, en lui rapportant que Morin a l'intention de transmettre un écrit au roi, elle lui fournit le prétexte de l'arrestation.

L'autre espace commun tourne autour des notables qui peuvent financer l'activité militante et faciliter la vie quotidienne. La figure-clé en est une famille de notables parisiens, les de Bourges³¹, autour de laquelle gravitent plus ou moins durablement les trois scribes du corpus. En sortant, en 1646, de son premier emprisonnement, Davant gagne la protection d'un ancien échevin, Claude de Bourges, qui le prend à son service puis le congédie après quelques mois – il prétend que le patron serait revenu sur la promesse faite de financer la publication d'un de ses ouvrages. C'est alors que Davant est emprisonné sur dénonciation de la Malherbe ; pendant son absence, Morin fait paraître ses propres *Pensées* avec des fonds qui viennent cette fois effectivement, selon Morin lui-même, de la famille de Bourges. Morin rejette la responsabilité de cette publication sur Dosches qui, selon lui, en aurait pris l'initiative³². On peut donc voir les trois scribes chercher à accaparer le soutien financier de la famille de Bourges autour de 1647. En 1650, on perd la trace de Dosches et Morin s'éloigne. Davant monopolise désormais la protection des de Bourges, Claude puis ses descendants : de nouveau recruté, en 1652, pour régler une affaire d'héritage, il sera durablement hébergé dans la famille, partageant ses secrets et conseillant les jeunes, même si son monde reste celui des serviteurs³³.

28. « Marguerite Langlois, cinquante ans, veuve du sieur Malherbe, appelé Claude Nadot, dit Malherbe, a eu cinq enfants de lui », selon l'interrogatoire du Plumitif de la Tournelle, 13 mars 1663 (Ravaillon, 1866-1904 : III, 285).

29. MF 13925 : II, fol. 276r.

30. *Déclaration de Morin, de sa femme et de Mademoiselle Mal'herbe, touchant ce qu'on les accuse de vouloir faire une Secte nouvelle, & comme quoy ils ont esté tousjours esté & demeurent soumis à l'Église*, MDCXLIX (s.l.)

31. Deux membres de la famille au moins ont été échevins à Paris dans les années 1630-1640 : Jean I^{er}, receveur général des pauvres, de 1635 à 1637 ; Claude, noble homme, conseiller du Roi, payeur du Bureau des trésoriers de France en la généralité d'Orléans, conseiller de ville, échevin de 1643 à 1645 ; enfin Jean II, docteur régent en médecine, échevin en 1647-1648, peut-être le même que le premier, et certainement le frère du second.

32. Voir *Extrait des Registres*, fol. 148r. Par ailleurs, une lettre conservée (recueil Chatres de Cangé) témoigne que Dosches s'entremet encore auprès d'un notable pour faire obtenir un emploi à Morin.

33. Tout cela est abondamment documenté dans les volumes manuscrits, spécialement MF 13930.

L'écrit n'agit donc pas seul ; il vient en renfort d'un activisme de proximité, prosélytisme ou collecte de fonds. De ce point de vue, le clivage de l'imprimé et du manuscrit est à relativiser : l'usage de l'imprimé est souvent au moins aussi local que celui du manuscrit. L'imprimé peut servir au tractage de quartier, dans le cas de François Dosches ; ou encore à la déclaration strictement individualisée, comme cette *Déclaration* de reniement de ses propres erreurs publiées par Morin, invitant le lecteur à venir trouver l'abbé qui se porte garant de sa conversion récente³⁴. Le manuscrit permet tantôt la destination ciblée, comme le *Témoignage du second avènement du Fils de l'Homme*, rédigé par Morin, que son fils et ses disciples, les prêtres Thomet et Randon, ont tenté de remettre au roi en l'abordant dans son carrosse, en 1661 ; tantôt la diffusion contrôlée, comme les *Œuvres* manuscrites de Davant, qu'il ne voulait pas publier avant sa mort, mais dont il laissait circuler des éléments dans un cercle choisi. Mais le manuscrit permet aussi la communication à distance : à la fin de sa vie, le cercle de Davant s'était élargi, notamment par l'entremise d'un certain D'Apagny (ou d'Aprigny)³⁵ : Davant se faisait lire, et lisait à distance, les écrits d'autres individualités mystiques dans ce qui apparaît comme une petite contre-république des lettres illuminée, incluant Antoinette Bourignon, la supposée « Solitaire des Rochers », ou encore la mère Mectilde qu'il retrouve à la fin de sa vie après des décennies de séparation. Par cet ensemble de contacts directs, de transmission manuscrite et d'échanges d'imprimés, Davant gagnait une sphère d'action moins directement locale, et c'est ce qui a causé son arrestation : le cordelier qui prétendait lui transmettre les écrits d'une « Solitaire des Rochers » l'a trahi et dénoncé ; et le lieutenant de police La Reynie s'est inquiété, plus que de toute autre chose, de la diversité de ces contacts éloignés qui pouvaient apparaître comme un réseau de subversion.

Radicalité et pouvoir dominé

La prise d'écriture constitue donc bien un pouvoir, mais un pouvoir local qui ne permet pas de rompre avec les mécanismes englobants de la domination. De la modestie de ce pouvoir d'écriture dominé, les pratiques littéraires de Davant donnent un exemple frappant. Autodidacte, il était attentif à l'évolution

34. Déclaration de Morin, depuis peu délivré de la Bastille, sur la révocation de ses *Pensées* : « donnez au public par les mauvais souffles, empoisonnemens & enchanteries que les Demons luy avoient donné pour tromper els hommes, souz pretexte de Religion. Nouvellement desabusé par Monsieur l'Abbé de Loresse de Montmorancy, sur le sujet de son Livre intitulé, Les Pensées de Morin : Invitant tous ceux qui ont eu creance de le rebuter & de le faire brusler, & venir trouver ledit Sieur Abbé, pour estre esclaircy de leur erreur », Paris, Claude Morlot, 1649. Philippe de Montmorency-Lauresse, mort en 1650, abbé de Notre Dame de Lannoy, était aumônier du roi.

35. Figure décisive dans les dernières années de la vie de Davant, et dans les derniers volumes de ses *Œuvres* où il apparaît constamment sous le nom de Filandre, il est arrêté avec lui en 1696.

du domaine littéraire, et connaissait la prédominance du théâtre dans les genres majeurs du XVII^e siècle. Il a donc produit des dizaines de pièces de théâtre, pendant des années, selon des modèles qui évoluaient avec ses découvertes progressives. Dans les premières années, il rédigeait des mystères de type médiéval, comme il avait probablement pu en voir dans sa province natale ; quand le genre de la tragédie religieuse revient en faveur, vers 1640, autour de *Polyeucte*, Davant se glisse dans l'interstice pour écrire ses propres œuvres ; lorsque l'opéra apparaît dans les années 1670, Davant écrit des opéras ; et le dernier renouveau du théâtre religieux au XVII^e siècle, au temps d'*Esther* et d'*Athalie*, lui fournit une occasion nouvelle de revenir au théâtre dévot. Mais il ne s'agit pas seulement de suivre des modes : dans les années 1670, Davant se consacre, d'une manière plus directe encore, à récrire à sa manière les pièces de son époque qui avaient connu le plus grand succès : par exemple, *Le Tartuffe* de Molière, *Esther* de Racine, *Cadmus et Hermione* de Quinault et, surtout, l'ensemble du théâtre de Pierre Corneille (auquel, comme il le raconte, il avait joint par erreur des pièces de Thomas Corneille)³⁶. Ces réécritures préservaient chaque fois quelque chose du schéma de l'intrigue et un ensemble de rimes de la pièce originale. Après les avoir rédigées, Davant prenait contact avec les auteurs pour les sommer de favoriser la mise en scène de ses réécritures. Il cherchait, comme il l'explique clairement, à trouver un moyen d'accéder à la représentation, à la fois en gagnant la reconnaissance des auteurs dont il avait, selon son expression, « transfiguré » les pièces, en économisant les frais de décoration puisqu'il pouvait utiliser ceux des pièces originales (MF 13933, fol. 5v), et, plus généralement, en profitant du succès public.

On peut voir dans ces efforts dérisoires l'humilité d'un écrivain tendant vers la singularité qui caractérise la condition moderne de l'artiste, telle qu'elle se forge en ces années, sans y parvenir³⁷. Dans un monde où la compétence littéraire se définit de manière particulièrement nette comme « l'aptitude à manipuler des textes et à les projeter de manière appropriée vers un public » (Schapira, 2003 : 464), le décalage de Davant est frappant. La distorsion de sa position sociale le conduit à des actes absurdes (refaire l'œuvre de Corneille, présenter à Molière en personne un *Tartuffe* revu à la sauce dévote, etc.) parce que, malgré toute l'attention qu'il porte à l'évolution du domaine littéraire, les

36. Voir Lemaître, 1964, et l'article de Lionel Trigueros dans ce même volume.

37. Il semble justifié de rapprocher cette attitude de la disposition à l'écriture comme transformation que Bernard Lahire relève dans les pratiques d'écriture de « milieux populaires » qu'il a étudiés ; ainsi de ce jeune homme interrogé sur ses productions personnelles, et qui répond : « si, ça m'est arrivé, y a pas mal de temps, c'était sur une chanson de Sardou, j'me rappelle pas laquelle, c'était ... alors j'avais fait un texte et j'avais ... j'étais arrivé à enlever la parole du chanteur, y avait rien que la musique, et donc je chantais et puis y avait la musique derrière et j'avais fait un texte, j'avais fait d'autres paroles, ça, j'y ai fait deux fois, il fallait que je fasse des rimes, j'y avais passé un moment d'ailleurs, après j'l'ai fait enregistrer pour voir c'que ça donne » (*Homme, BEP, 29 ans*) (Lahire, 1993 : 151). « Enlever la parole de l'auteur » pour ne garder qu'une sorte de musique, c'est précisément ce que fait Davant.

codes de la pratique de l'écriture comme pratique sociale lui échappent de manière irrémédiable.

Mais si, par méconnaissance des théories et des pratiques contemporaines de l'*imitation* littéraire, Davant rate ainsi la cible de la littérarité, c'est peut-être cet effort pour composer en dépit de sa distance aux normes légitimes qui fait la « radicalité » de ses actes d'écriture. D'une manière plus générale, on peut considérer que la radicalité des scribes présentés ici consiste à s'attribuer une autorité avant d'avoir gagné un statut. Sans attendre, comme d'autres jeunes gens instruits d'origine modeste, d'avoir progressé dans l'échelle des conditions, des protections ou des qualifications pour écrire et diffuser ce qu'ils pensent, ils écrivent à partir de leur position dominée. En ce sens, la faiblesse littéraire et l'insuffisance conceptuelle de ces écrits sont liées à leur potentiel « radical ». C'est en quoi leur position à l'égard de la « culture légitime » est plus ambivalente qu'il n'y paraît : leur maladresse vis-à-vis des codes qui la construisent est au fondement de leur capacité à la critiquer de front. Dans les termes de certains écrits tardifs de Foucault, on pourrait dire que leur situation de *domination* est le fondement de leur *pouvoir* de radicalité (Foucault, 1994 : IV-710).

Déplacements locaux : sexe et genre

De ce *pouvoir dominé*³⁸, il reste à examiner les lieux d'application théoriques et pratiques. L'un des premiers volumes des *Ceuvres* manuscrites de Davant porte une violente dénonciation des agissements et des pensées de Morin, « faux Christ » prétendu et vrai Satan. L'ensemble, qui inclut un traité réfutatif méthodique, et une tragédie dont Simon Morin est le héros négatif³⁹, est réécrit *a posteriori*, après la mort de Morin, à partir d'une première version datée de 1650. S'il n'est pas plus objectif que les documents de police, et les proclamations individuelles de chacun, il présente l'intérêt de faire voir le conflit, théorique et pratique, tel qu'il est vécu de l'intérieur par l'un de ses protagonistes.

Pour comprendre ce qui sépare les deux scribes, il faut partir de ce qui les rassemble. L'édifice intellectuel qu'ils bâtissent l'un et l'autre a les mêmes fondements : Dieu est partout, dans toute la nature, et en tout homme : tout homme peut se faire Dieu⁴⁰. Cet égalitarisme métaphysique radical garantit ou inclut

38. Si l'on prend cette notion avec assez de sérieux, on peut peut-être y trouver une issue à l'antinomie du misérabilisme et du populisme soulignée par Grignon, Passeron, 1989.

39. On notera au passage l'étrangeté anachronique de cette « tragédie » sur un personnage non seulement contemporain, mais dépourvu du moindre prestige. Davant a même produit des tragédies dont il est lui-même le héros (MF 13940).

40. Morin : « voicy le temps, Dieu veut regner, il veut faire autant de Roys comme de Chrestiens, & mesme autant de Dieux par la plenitude de sa divinité habitant en eux corporellement » (Morin, 1647 : 26). Et Davant : « nous allons faire voir avec ordre que les Justes sont des dieux. Nous leur montrerons comm'ils le peuvent estre (...) » (MF 13925, fol. 28r).

l'égalitarisme politique : tout homme peut se faire roi ; tout homme peut se donner à soi-même ses propres lois. Ces formules se donnent comme des autorisations et comme des injonctions. Elles appellent chacun à devenir ce qu'il n'est pas, et à se révolter contre ce qui est. Les hommes, lorsqu'ils deviennent justes ou « parfaits », ne sont plus soumis à l'empire du péché. Le devenir-dieu se passe de toute médiation institutionnelle. L'Église instituée est inutile en principe et pervertie dans les faits. Elle est à détruire, comme l'ensemble des hiérarchies sociales et politiques – sauf peut-être l'ordre de la secte elle-même. Cet ensemble doctrinal grossièrement résumé correspond aux principes traditionnellement attribués à l'hérésie médiévale dite du Libre Esprit (Lerner, 1972)⁴¹. Par ailleurs, Morin comme Davant stigmatisent l'oppression économique des pauvres, l'usurpation de leurs biens par l'Église, et les privilèges de la noblesse. Davant, beaucoup plus précis et plus rigoureux dans son discours politique, affirme le droit à la liberté de conscience ; il proclame le droit au régicide et prend parti sur l'actualité en justifiant, au temps de la Fronde, l'exécution du roi d'Angleterre.

À partir de là, les deux doctrines divergent. D'un point de vue théorique, le conflit entre Morin et Davant a pour base les conditions de la déification : la grâce suffit pour Morin, tandis que pour Davant elle ne peut qu'être accompagnée d'œuvres justes qui la garantissent. Dans la perspective de Davant, le débat est centré fondamentalement sur des questions de sexualité. Davant reproche à Morin des principes qu'on trouve effectivement dans les *Pensées* : non seulement la sexualité relève du « plaisir licite », mais elle doit aussi être encouragée chez les justes en tant que péché, parce que le péché leur est nécessaire : « sans chopper [trébucher], votre foy n'a point d'exercice » (Morin, 1647 : 66)⁴². Le texte des *Pensées* est moins explicite pour ce qui touche à la vie conjugale ; selon Davant, Morin aurait prôné la « polygamie » ou « communauté des femmes », en arguant que tous les biens sont voués à être « communiqués ». En pratique, Davant lui reproche d'avoir cherché, sous couvert de communauté, à accaparer pour lui seul les femmes des autres, notamment au sein du groupement sectaire. D'une manière générale, Davant voit en lui une tendance « tyrannique ». De fait, les *Pensées* de Morin développent toute une doctrine de l'obéissance : selon lui, le « directeur expérimenté » peut « défendre quelquefois ce qui est commandé,

41. Il est difficile de déterminer par quelles voies, orales ou écrites, populaires ou lettrées, ils ont pu parvenir à leur connaissance.

42. Dans une « Missive de l'Auteur écrite pendant sa prison » qui figure à la fin de ses *Pensées*, et dans laquelle il s'adresse manifestement à un groupe de femmes, il écrit qu'« il y a autant de danger de soustraire un plaisir licite à l'ame ou au corps par amour propre & vaine crainte de se perdre, que d'en rechercher ou désirer d'illicites pour leur propre satisfaction sans crainte de Dieu ny de se perdre ». Il les encourage donc à « se conformer aux ressentimens de nos passions aussi long temps qu'il plaira à Dieu que nous les ressentions ». Et il affirme que, la grâce donnée, le péché n'en est plus un : « la vertu se parfait en telles infirmités, & nous nous devons glorifier en icelles » (Morin, 1647 : 169).

et commandé ce qui est deffendu » : par exemple, recommander la débauche à ceux que leur inclination naturelle porte vers la continence (Morin, 1647 : 56). Cela suppose de la part des dirigés une obéissance totale : « on ne doit jamais espouser aucun commandement particulier du maistre, mais bien sa volonté, qui nous peut commander autre chose et mesme du tout opposé à ce premier » (*id.* : 59). La doctrine de Morin est plus sectaire que subjective : elle met au premier plan non la subjectivité de chacun face à Dieu, mais l'obéissance au directeur ou chef de secte – qui est évidemment un homme, et jamais une femme.

Davant a rédigé la version finale de ses différents textes dans une plus grande distance à l'activisme sectaire. Les œuvres écrites dans les dernières décennies de sa vie sont hantées par les expériences fondatrices de sa jeunesse : passion foudroyante pour Catherine de Bar (Jérusalem/Uranie) ; liaison amoureuse avec une religieuse, Anne-Marie de Saint-Joseph (désignée sous le nom de Virginie) ; jalousie entre les deux femmes, refus de choisir entre elles. Sous différentes formes, plus ou moins allégoriques, ces données de base structurent aussi bien un grand nombre de pièces de théâtre que les poèmes et les écrits théoriques. Mais ces événements ont été vécus dans les années 1640 ; des années plus tard, ils donnent lieu à une doctrine dominée par la fusion des identités et l'instabilité identitaire : la légitimité du plaisir physique est parfois admise, mais l'amour spirituel domine. Surtout, Davant n'accorde au péché aucune valeur positive, même pour les justes. Ce qui vient au premier plan, c'est un « amour » à la fois divin et humain, conçu comme « réciprocité » parfaite et dans lequel s'évanouissent fantasmatiquement jusqu'aux différences de genre : Anaximène est époux et épouse à la fois, Jérusalem est son égale, et les « mamelles » de Dieu sont une image prégnante⁴³. L'effondrement généralisé des différences symboliques (dieu/homme, nature/création, grand/petit, esprit/corps) culmine dans cet effacement significatif de l'identité de genre.

Si les rapports de sexe et de genre paraissent si importants, ce n'est sans doute ni un hasard, ni une illusion due aux calomnies d'adversaires malveillants : c'est d'abord parce qu'ils constituent, de toute évidence, un lieu déterminant pour la réorganisation des rapports sociaux ; c'est aussi parce qu'il s'agit d'un lieu facile à « troubler », bien plus accessible à des transformations locales que les hiérarchies de l'argent ou du rang, qu'on peut seulement rêver de mettre à bas ; enfin, parce qu'ils sont particulièrement perméables aux réinventions identitaires auxquelles conduit l'écriture d'initiative. Chez Morin, la radicalité restant constamment en prise avec l'action de terrain, la question la plus urgente touche à l'organisation du groupe sectaire, dans ses rapports avec la sexualité. Chez Davant, dans les années de rédaction solitaire, l'axe principal se déplace vers la mise en texte d'un flottement identitaire, dont le genre est un objet privilégié.

43. Sur ces questions, voir Bynum, 1986.

On peut y voir deux modèles de radicalité : le propos des *Œuvres* manuscrites de Davant est surtout « radical » sur le plan théorique : il tend vers la dénaturalisation générale de tout l'ordre symbolique. La tendance représentée par les *Pensées* de Morin est plus « radicale » en pratique : c'est la reconstitution pratique d'une hiérarchie autonome au sein d'un petit groupe en expansion. Dans chacun de ces cas, la « radicalité » qui naît du passage à l'écriture d'initiative n'est pas sans effet ; mais elle se heurte à l'impossibilité institutionnelle non seulement de passer outre à la justice et à la police, mais aussi de faire reconnaître les ré-identifications ainsi produites : comme l'écrit Étienne Balibar, « l'identification se reçoit des autres et dépend toujours encore d'eux » (1997 : 45-46). Le contre-exemple des mazarinades de Davant, reçues à l'époque et reconnues aujourd'hui comme radicalité politique effective, en apporte la confirmation.

Cette étude tend à interroger le rapport entre la position sociale des individus et leur capacité à introduire, notamment par l'écriture, un déplacement dans l'ordre social, c'est-à-dire leur radicalité pratique. Le cas des scribes écrivains définit une voie possible, dont l'effectivité est modeste sans être nulle : le passage à l'écriture d'initiative produit un déplacement identitaire, qui permet aussi bien l'exploration d'une identité radicalement multiple que la construction d'un groupe radicalement hétérogène au corps social. La lecture des textes sacrés a exercé sur ces individus une influence décisive. En particulier, le modèle prophétique leur apporte la possibilité de retourner, dans l'exercice même de l'écrit, l'infériorité hiérarchique en pouvoir virtuel. Cependant, le cas étudié met aussi en évidence l'extrême fragilité et l'instabilité de ce qu'on pourrait appeler les *positions* de radicalité : elles sont marquées par un équilibre difficile entre, d'un côté, l'extériorité nécessaire aux normes légitimes et, d'autre part, l'obligation de trouver des conditions de lisibilité et, plus généralement, un lieu institutionnel qui donne forme au déplacement identitaire.

Béregère PARMENTIER

Université de Provence

berengere.parmentier@free.fr

Bibliographie

Sources :

Les manuscrits sont cités directement dans les notes.

BEAUCHET-FILLEAU Henri, 1900, *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, Marseille.

DURANTON Antoine, 1767-78, *Collection des procès-verbaux de Assemblées générales du clergé de France depuis l'année 1560 jusqu'à présent*, Paris, Guillaume Desprez.

GRISSELLE Eugène, 1910, *Documents d'histoire*.

MORIN Simon, 1647, *Au nom du Pere, du Fils & du saint Esprit. Pensées de Morin. Dediees au Roy (...)*

RAPIN René, 1865, *Mémoires (...) 1644-1669*, t. III, Léon Aubineau, (éd.), Paris, Gaume Frères et J. Duprey.

RAVAISSON François, 1866-1904, *Archives de la Bastille. Documents inédits*, Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel.

Études :

ALLIER Raoul, [1902] 1970, *La Cabale des dévots, 1627-1666*, Genève, Slatkine Reprints.

AMELANG James S., 1998, *The Flight of Icarus. Artisan Autobiography in Early Modern Europe*, Stanford, Stanford University Press.

BALIBAR Étienne, 1997, *La Crainte des masses*, Paris, Galilée.

BREMOND Henri, [1928] 2006, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon.

BYNUM Carolyn Walker *et alii*, 1986, *Gender and Religion: on the Complexity of Symbols*, Boston, Beacon Press.

CARRIER Hubert, 1991, *La Presse de la Fronde (1648-1653) : les Mazarinades*, Genève, Droz.

CHARTIER Anne-Marie, HÉBRARD Jean, 1988, « L'invention du quotidien, une lecture, des usages », *Le Débat*, 49, mars-avril, pp. 97-108.

CHARTIER Roger, COMPÈRE Marie-Madeleine, JULIA Dominique, 1976, *L'Éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Sedes.

DEPAUW Jacques, 1999, *Spiritualité et pauvreté à Paris au XVII^e siècle*, Paris, La Boutique de l'Histoire.

DEYON Pierre, 1967, *Amiens, capitale provinciale. Étude sur la société urbaine au XVII^e siècle*, Paris, La Haye, Mouton.

FOUCAULT Michel, 1994, *Dits et Écrits : 1954-1988*, Defert D., Ewald F., (éds.), Paris, Éditions Gallimard.

GENETTE Gérard, 1991, *Fiction et diction*, Paris, Éditions du Seuil.

FRIJHOFF Willem, JULIA Dominique, 1975, *École et société dans la France d'Ancien Régime : quatre exemples, Auch, Avallon, Condom et Gisors*, Paris, Armand Colin.

GINZBURG Carlo, 1980, *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Aubier. [*Il Formaggio e i vermi : il cosmo di un mugnaio del'500*, 1976]

GOLDEN Richard M., 1979, « Religious Extremism in the Mid-Seventeenth Century: The Parisian Illuminés », *European Studies Review*, 9, pp. 195-210.

GOODY Jack, 1986, *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin.

GRIGNON Claude, PASSERON Jean-Claude, 1989, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Éditions Gallimard/Le Seuil.

JOUHAUD Christian, 1985, *Mazarinades. La Fronde des mots*, Paris, Aubier.

JOUHAUD Christian, 2000, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « NRF Essais ».

LABROUSSE Élisabeth, 1976, « François Davant : l'autobiographie d'un autodidacte », *XVII^e siècle*, 113, pp. 78-93.

LAHIRE Bernard, 1993, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses universitaires de Lille.

LEMAÎTRE Henri, 1964, « Le Tartuffe de Molière "transfiguré" par François Davant, 1673 », *Revue de l'Université Laval*, XIX-4, pp. 322-347.

- LERNER Robert E., 1972, *The Heresy of the Free Spirit in the Later Middle Ages*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press.
- MÉTAYER Catherine, 2000, *Au tombeau des secrets. Les écrivains publics du Paris populaire, Cimetière des Saints-Innocents, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- PETRUCCI Armando, 1988, « Pouvoir de l'écriture, pouvoir sur l'écriture dans la Renaissance italienne », *Annales ESC*, 43-4, pp. 823-847.
- SCHAPIRA Nicolas, 2003, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle. Valentin Conrart : une histoire sociale*, Seyssel, Éditions Champ Vallon.

Résumé

L'étude porte sur plusieurs cas d'individus sans qualification, petits scribes, écrivains publics ou secrétaires (François Davant, Simon Morin, François Dochès – tous se croisent à Paris autour de 1647) qui s'engagent dans des pratiques d'écriture déviantes non seulement par leur contenu radicalement hétérodoxe, mais aussi en fonction de leur statut, ou de leur absence de statut : aucun d'entre eux ne dispose de l'autorité qui devrait seule permettre invention intellectuelle, autonomie stylistique, critique religieuse, sociale et politique. En tenant compte des rapports entre les actes d'écriture et les actes de militantisme dans l'espace urbain, l'étude examine le déplacement identitaire que suppose l'institution de soi en sujet d'écriture. On tente ainsi de dégager la « radicalité » propre de l'écriture, comme construction d'une autorité indépendante de tout statut préalable.

Mots-clés : radicalité, hétérodoxie, légitimité, autorité, écrivains publics.

Abstract

This study focusses on three cases of individuals without qualifications, copyists, town clerks or secretaries (François Davant, Simon Morin, François Dochès who met in Paris around 1647), who practiced deviant writing not only because of the radically heterodox contents, but also in relation to their status or lack of status: none of them possessed the authority that would permit intellectual invention, stylistic autonomy, religious, social or political critique. Taking seriously the relation between acts of writing and acts of activism in urban spaces, the essay examines the identity formation that presupposes the institution of the self into a subject of writing. The aim is to uncover the specific "radicality" of writing, as a construction of an authority that is independent from any prior status.

Key words: radicality, heterodoxy, legitimacy, authority, town clerks.

Resumen

El estudio versa sobre varios casos de individuos sin calificación, pequeños escribas, escritores públicos o secretarios (François Davant, Simon Morin, François Dochès – todos se cruzan en París alrededor de 1647) que se comprometen en prácticas de escritura desviantes no sólo por su contenido radicalmente heterodoxo, sino también en función de su estatuto, o de su ausencia de estatuto : ninguno de ellos dispone de la autoridad que debería permitir la invención intelectual, autonomía estilística, crítica

religiosa, social y política. Teniendo en cuenta las relaciones entre los actos de escritura y los actos de militancia en el espacio urbano, el estudio examina el desplazamiento identitario que supone la institución de sí en sujeto de escritura. Se trata también de desprender la “radicalidad” propia de la escritura como construcción de una autoridad independiente de todo estatuto previo.

Palabras clave: radicalidad, heterodoxia, legitimidad, autoridad, escritores públicos.